

de notre planète. M. A. Guillemain dans son *Encyclopédie Populaire des Sciences*, nous dit que la même explication avait été donnée cent ans avant Mœstlin, par Léonard de Vinci, un grand peintre.

De la Lune, en effet, la Terre se voit précisément sous les mêmes apparences que notre satellite vu de la Terre ; mais les phases terrestres sont inverses des phases Lunaires, c'est-à-dire que la "nouvelle Lune" correspond à la "pleine Terre" : de sorte que l'hémisphère obscur de notre satellite reçoit, par réflexion, toute la lumière de la partie éclairée de la terre. A la pleine Lune au contraire c'est l'hémisphère obscur qui se trouve en face de l'hémisphère lunaire éclairé, de sorte que la Terre est invisible.

Entre ces deux époques, enfin, la Lune voit des proportions d'autant plus considérables de l'hémisphère lumineux de la Terre, que nous sommes plus voisins de la Lune nouvelle.

Comme d'ailleurs la surface apparente de notre globe, vue de la Lune, est environ treize fois plus considérable que le disque lunaire, il est facile de comprendre que le "clair de Terre" doit donner aux nuits de la Lune une lumière bien supérieure à celle de nos clairs de Lune. L'intensité serait même treize fois plus forte, si la surface extérieure des deux astres était douée du même pouvoir réfléchissant.

Ainsi, cette lumière cendrée n'est pas autre chose que la lumière du Soleil, réfléchi une première fois de la Terre à la Lune, et une seconde fois de la Lune à la Terre.

St-Roch

St-Roch de Québec, avril 1899.

LA REINE D'ANGLETERRE ET JOSÉPHINE

ÉCHO DU SÉJOUR DE LA REINE VICTORIA A NICE

Au surlendemain de son arrivée à Nice, la reine, impatiente de jouir d'un soleil qu'il lui est impossible de naturaliser anglais et d'acclimater à Windsor, avait ordonné qu'on tint prête la chaise roulante attelée d'un âne dont elle a coutume de faire usage pour ses promenades de jardin. On arrive doucement à une petite place entourée d'un parapet et d'où l'on découvrirait une vue magnifique sur la Méditerranée.

La meilleure position pour jour du spectacle était l'angle de la place, mais il était occupé par l'échoppe d'une marchande de chapelets et d'objets religieux. Au-dessus de la table de la marchande, deux petits mâts supportaient une enseigne de calicot avec ce nom : Joséphine. La princesse de Battenberg s'approcha de la marchande et lui demanda si elle consentirait à déplacer sa boutique pour laisser avancer la voiture

à âne jusqu'à cette place de choix. Joséphine refusa — C'est, insista la princesse, pour permettre à ma mère de regarder la mer.

— Où est-elle votre mère ?

— C'est cette dame là-bas, dans la petite voiture.

— Eh bien, fit Joséphine, allez lui dire de ma part que, quand on est dans le commerce, on ne se dérange pas ainsi pour Pierre et pour Paul. Du reste, elle doit le savoir. Vous n'avez l'air de gens qui ont fait fortune en courant les foires, vous, votre mère, votre âne et votre frère qui tient la bride.

La reine avait entendu et s'amusait fort. Elle proposa alors à Joséphine de lui céder sa place en lui offrant de lui acheter toute sa boutique :

— Ne dites donc pas de bêtises, répondit la marchande. On n'achète pas comme cela un fonds aussi important que le mien. J'en ai là pour plus de cinquante francs !

La princesse tira de sa poche un billet de cent francs qu'elle tendit à Joséphine en lui demandant :

— Etes-vous satisfaite ?

Subitement radoucie, la marchande déplaça son étal et la reine put contempler le paysage tout en parcourant les télégrammes qui lui était arrivés de Londres au moment de la sortie. Comme elle allait se retirer, la marchande lui demanda où il lui faudrait livrer la marchandise. A quoi la princesse répondit :

— Gardez tout. Nous voulions seulement votre place un moment pour le panorama, et nous vous avons acheté votre boutique parce que vous manquiez de complaisance. Si vous trouvez que c'est trop, je vais

vous indiquer le moyen de vous acquitter : ce sera de nous prêter votre place chaque fois qu'il plaira à la reine de venir ici.

Joséphine ouvrit des yeux énormes.

— La reine ? Quelle reine ? Où ça, la reine ?

— Mais ma mère, la reine d'Angleterre.

— Cette vieille dame traînée par un âne ?

— Certes.

Joséphine réfléchit un moment, puis elle alla à la petite voiture, mit un genou en terre et prononça :

— Madame la reine, je vous demande pardon ; je ne savais pas que c'était vous. Voilà vos cent francs, je ne les ai pas gagnés, je n'en veux pas. Et maintenant, écoutez bien ce que je vais vous dire. Moi, il me semble que si j'étais reine, je le dirais. Je ne me présenterais pas comme ça chez les personnes pour leur faire des surprises et les exposer à faire des boulettes. Comment voulez-vous que je m'imaginer une reine se balladant dans une petite voiture à âne et qui n'a pas même une robe de soie ? Comment voulez-vous que je devine qui vous êtes ? Ça ne se lit pas sur votre figure, bien que vous ayez l'air honnête. Voyons, mettez-vous à ma place !

— Mais c'est justement ce que je vous demandais, répondit la reine Victoria en souriant, et c'est vous qui ne vouliez pas. Allons, finissons-en. Gardez le billet de cent francs. Il vous consolera de ce petit malentendu. Adieu, Joséphine. Je viendrai certainement vous revoir avant de quitter Nice.

Nul doute qu'à sa deuxième visite Joséphine ne lui fasse meilleur accueil.

UN JEU D'ESPRIT

Un amusement de société fort en vogue au siècle dernier s'appelait le "Jeu des bateaux." Cela consistait à répondre à la question : "Si vous étiez dans un bateau, avec tel et tel de vos amis, et si, le bateau venant à couler, vous ne pouviez sauver que l'une de ces personnes, laquelle sauveriez-vous ?" La question était souvent embarrassante, et il fallait de l'esprit pour s'en tirer.

Un jour Mme de Staël dit à Talleyrand : "Vous m'assurez que vous m'aimez, mais vous me préférez Mme de Flahaut. Avouez que si vous, elle et moi, nous étions seuls dans un bateau en péril, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver ?" — L'évêque pris de court, resta muet ; puis, tout d'un coup, se ressaisissant, répliqua : "Mais, madame, vous avez l'air de savoir mieux nager !"

La comtesse Amélie de Boufflers fit une très jolie réponse. Comme on lui donnait pour compagnes sa mère, qui ne s'en était jamais occupée, et sa belle-mère qui l'aimait tendrement et qu'elle adorait, elle répondit : "Je sauverais ma mère, mais je me noierais avec ma belle-mère."

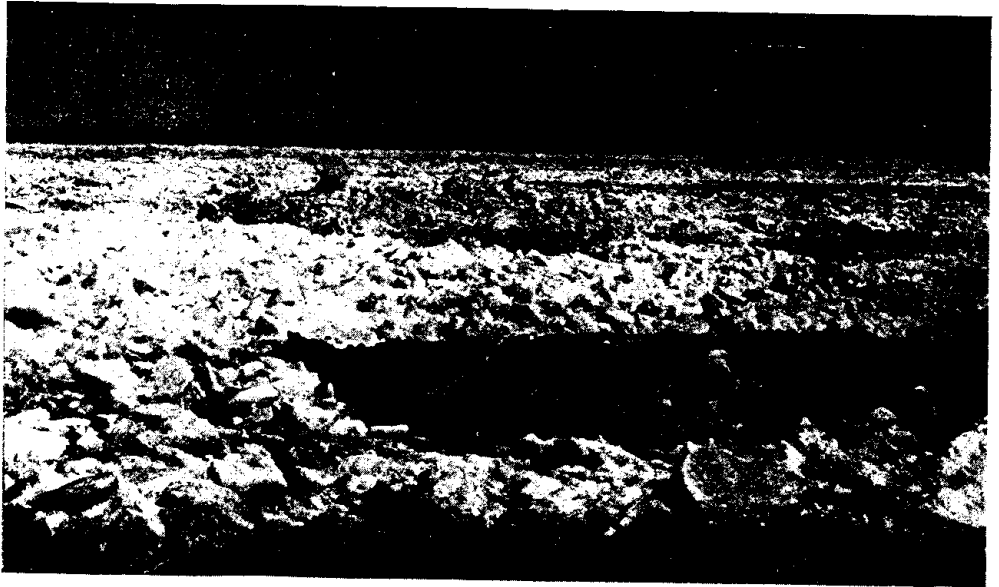


Photo. Laprés & Lavergne

MONTREAL.—LE SAINT-LAURENT AVANT LA DÉBACLE, (ASPECT DE L'AMONCELLEMENT DES GLACES)



Photo Laprés & Lavergne

MONTREAL.—LE SAINT-LAURENT AVANT LA DÉBACLE, (VUE PRISE D'HOCHELAGA)